

Baleon marin

Le terminus côtoyait le parvis de la gare, Eléonore descendit du bus avec précaution, son lourd sac de voyage à bout de bras. Montparnasse symbolisait le départ, et tout autant le retour ; pour nombre de gens, à chaque passage, s'y cristallisait un moment particulier de l'existence. Pour elle, ce fut les allers-retours à la résidence du CROUS et la tumultueuse vie étudiante associée, puis plus tard l'emménagement dans un pavillon en banlieue après leur mariage, suivi des épisodes de vacances en Bretagne avec leurs enfants. Le souvenir d'Antoine, faisant des grands signes d'au-revoir, alors qu'il devait rester parisien deux semaines de plus à cause de son travail, lui pinça le cœur. Ils n'avaient jamais aimé être séparés, même quelques jours.

Son TGV arriva à quai en même temps qu'elle, lui donnant le temps de s'installer sans précipitation. Cette lenteur faisait partie des joies du voyage, elle aurait détesté sauter à la dernière minute sur un marchepied comme ces militaires que, dans son enfance, elle voyait courir à perdre haleine. Désormais ce n'était plus possible, et d'ailleurs elle n'avait plus trop l'âge de courir. Elle regarda le wagon se remplir et s'animer, bercée par tous les souvenirs heureux des départs au bord de la mer avec Antoine et leurs deux garçons, la grande valise, les sacs à dos et l'inquiétude d'avoir oublié quelque chose d'essentiel. Le train s'élança à l'heure prévue et prit rapidement de la vitesse, effaçant d'un trait la banlieue parisienne. Le roman, choisi pour tuer le temps, était sûrement passionnant, mais il tombait régulièrement des mains d'Eléonore. Son esprit se refusait à négliger le trajet, maintes fois fait. Elle savait que celui-là était unique et sans retour. Elle savoura les longues plaines de la Beauce, guetta la cathédrale de Chartres et son toit vert, s'amusa, comme ses enfants le faisaient autrefois, à repérer vaches et chevaux dans les prés. Le balancement du convoi sur les rails la berçait, faisant osciller ses rêves éveillés entre ce temps ancien et l'aujourd'hui. Elle attendait comme un jalon le viaduc de Saint-Brieuc ; au fond de la vallée, la mer se révélait enfin, porte ouvrant sur les charmes côtiers. Passé ce péage symbolique, la certitude d'être revenue au pays déclencha son assoupissement ; la fatigue des derniers jours demandait réparation.

Le train ne savait pas conduire Eléonore à sa destination finale, aussi, elle avait choisi, non pas de louer une voiture, mais de commander un taxi. Elle voulait continuer à profiter du voyage en passagère, pour inscrire dans sa mémoire les couleurs et les lumières de ce jour spécial. Eléonore demanda au chauffeur de s'arrêter au pied du Grand Hôtel des Bains. C'est là, quand elle avait dix-neuf ans, qu'elle avait rencontré l'amour de sa vie. Étudiante, elle avait trouvé ce job de serveuse au restaurant de l'hôtel pour les deux mois d'été, une vraie aubaine ; Antoine y faisait ses armes comme apprenti en cuisine. Il était angevin de naissance, elle était d'une famille originaire du lieu. Leur histoire était née sur le sable de l'immense baie, lors des pauses aux rares heures tranquilles en saison. Ils avaient pris leur temps ; chacun avait suivi son objectif professionnel, sans jamais perdre l'autre de vue, en s'écrivant de longues lettres. Deux ans plus tard, elle décrochait un stage dans le cadre de ses études ; elle l'avait volontairement cherché non loin de cette station balnéaire où il travaillait toujours. De ce jour-là, ils ne se quittèrent plus, faisant route commune. Rapidement les ambitions professionnelles d'Antoine les amenèrent à déménager en région parisienne.

Eléonore se dirigea à droite vers la vieille route ; de jolies maisons anciennes bordaient cette antique voie romaine, une grille entrouverte permettait d'accéder à l'enclos paroissial, au milieu duquel trônait l'église de pierre grise. Un panneau informait les touristes qu'ils pénétraient dans un lieu peu commun ; ce cimetière marin, balcon sur la mer unique en son genre, s'avancé au-dessus de la grève, comme la proue d'un navire. Une brusque bourrasque de vent marin fit voler le sable fin des allées. Dans l'envol cristallin, elle crut percevoir la voix d'Antoine lui chuchoter de nouveau les mots entendus à son chevet, à l'hôpital :

— Plus d'une fois, j'ai espéré revenir à Saint-Michel, surtout quand la vie me paraissait difficile. Je me disais que là-bas ce serait mieux, ce serait plus doux.

Elle posa son sac au sol, en sortit une urne aux reflets pourpres et la déposa sur la tombe. Dans un murmure, à lui seul adressé, elle répondit :

— Dors en paix mon amour, te voici de retour.

Élisabeth Guélaën

La bonne nostalgie

Le silence dans la voiture pesait plus lourd que les cartons entassés dans le coffre. Nous venions de passer deux jours à trier la vie de Maman, les deux garçons m’avaient aidée à transformer ses souvenirs en boîtes de carton, que Pierre scellait par du ruban adhésif. Je jetais des coups d’œil dans le rétroviseur, un ruban rouge semblait me narguer. Il me rappelait que j’avais emballé la vie de mes parents, vidé leur maison, mais que je ramenaient le vide avec moi.

La pluie commença à tomber, d’abord fine, puis en déluge subit. Les essuie-glaces peinaient à balayer l’eau. Au loin, le tonnerre claquait, la foudre déchiquetait le ciel. À l’entrée d’un village, les lumières de la voiture se sont éteintes. Nous avons trouvé refuge dans l’unique auberge, et à la lueur d’une bougie, je vis les visages de la famille adoucis. Les traits tirés par la fatigue et la tristesse s’effaçaient, remplacés par une douceur que je n’avais pas vue depuis longtemps. Les ombres sur les joues accentuaient les sourires qui commençaient à se dessiner. Les yeux, auparavant perdus dans le vague, se remplissaient d’une chaleur retrouvée, reflétant la lueur tremblotante des flammes.

Après un rapide dîner aux chandelles, j’ouvrais une boîte, qui contenait des lettres de Papa. Un courrier m’était adressé. J’ai commencé à le lire, ma voix tremblait un peu. C’était un moment de pure nostalgie, un doux rappel dans le temps. Une tendresse infinie berçait les mots qu’il avait écrits à la main, avec son stylo plume.

“Ma chère Clara,

Je suis assis sur le petit banc du jardin, un thé chaud à la main. Malgré le soleil doux et la brise légère, j’ai le cœur lourd. Tu es loin et ton silence pèse comme un vide que rien ne vient combler. Je revois le jour où tu es née, tes petits doigts serraient ma main, tes yeux bleus me regardaient avec tant d’amour. J’ai toujours été là pour te voir grandir, t’aider à te relever quand tu tombais, te regarder devenir la femme que tu es à présent. Mais les pages de la vie se tournent et tu es partie loin, étudier sous d’autres cieux.

Je sais que tu as ton propre chemin à parcourir, tu te construis, tu te prépares à faire tes propres choix. N’oublie jamais que je suis là. Dans les étoiles qui brillent la nuit, dans les chants des oiseaux au petit matin, dans le vent qui souffle dans tes cheveux, dans les souvenirs que nous partageons, je suis là pour toi. N’aie jamais peur d’être toi-même, n’aie jamais peur d’aimer, de vivre, je suis là pour toi.

Ton père, qui ne sait pas comment dire qu’il t’aime. »

La bougie vacillait, projetant des ombres dansantes sur les visages des enfants. J’eus du mal à m’endormir, tant je revoyais mes parents, toujours présents dans ma vie.

Le lendemain, la voiture a refusé de démarrer. J’en avais marre. Pendant que Pierre s’affairait au garage, les enfants ont exploré le village et sont revenus, heureux de leur découverte : un vieux cinéma désaffecté affichait encore les vedettes mortes depuis longtemps. Ils ont abordé une vieille dame, assise sur un banc, dans une robe d’une autre époque, le regard semblant ancré dans le passé ; elle leur a parlé du cinéma où elle tenait la billetterie, projetait les pellicules et écoutait les rêves des spectateurs. Ses mots, empreints de sagesse, réveillaient le lieu, son histoire et son âme.

Le soir, la voiture montrait toujours son mauvais caractère. Le village se désolait de l’annulation de la fête que le mauvais temps avait contrariée. Je n’avais pas le cœur à m’y attarder, vu le chagrin de la maison vide. Mais Pierre voulut se montrer reconnaissant du sympathique accueil que nous avons reçu. Il a entrepris de réparer la sonorisation, pendant que les garçons improvisaient un spectacle de marionnettes.

Suivant leur exemple, j'ai sorti du coffre la crêpière de Maman et préparé des crêpes. L'odeur de la pâte, le rire des enfants et l'agitation des familles m'ont ramenée à des souvenirs de ma propre enfance, des fêtes de famille et des moments de joie.

J'ai alors réalisé que la nostalgie n'est pas un poids, mais une force. Elle nous rappelle d'où nous venons, qui nous sommes. Le chemin du retour, qui devait être entaché de deuil, est devenu un voyage de découverte, de renouveau. Je sais désormais que mes parents ne sont pas partis, ils sont toujours là, dans les objets qu'ils ont aimés, dans les histoires qu'ils nous ont racontées, dans l'amour qu'ils nous ont donné.

Aubin Féret

Pour un chocolat

Deux gamins de la classe de madame Julie racontent avoir surpris un homme nu dans un couloir de l'école. Un exhibitionniste pédophile en liberté dans un établissement scolaire ! Panique à tous les étages ! Madame Julie s'empresse de prévenir la directrice. Les deux enfants sont conduits dans son bureau. Tous deux décrivent l'homme qui, entièrement déshabillé, leur aurait donné des chocolats, qu'ils continuent d'ailleurs à boulotter avec gourmandise pendant qu'ils expliquent ce qu'ils ont vu. Force est de constater qu'il s'agit de chocolats de luxe, achetés chez un maître chocolatier célèbre dans la région. La directrice décide d'appeler immédiatement le commissariat de police. Sa secrétaire refuse l'idée qu'un homme, appréciant un chocolat d'une telle qualité, puisse être dangereux pour un enfant, mais depuis l'affaire Dutroux, on reste vigilant. Le commissariat, adoptant la même attitude, envoie sur place un inspecteur principal, accompagné d'un jeune agent de police. Tous les locaux, ainsi que les couloirs, sont examinés. Les moindres recoins où aurait pu se cacher l'individu en question sont soigneusement répertoriés, puis explorés. Nulle trace d'un homme nu dans l'établissement. Seul un ouvrier communal, venu réparer un châssis branlant, se fait plaquer au sol par le jeune policier un tantinet zélé. L'ouvrier ôtait simplement un chandail peu adapté pour la température ambiante. Mais, après tout, on n'est jamais trop prudent.

On avertit les parents des deux élèves et bientôt le père de l'un et la mère de l'autre rejoignent l'école, puis des sanglots dans la voix, tous deux s'inquiètent de la santé de leur chéri respectif et exigent de savoir ce qui s'est passé.

Tout le monde s'installe dans le bureau de la direction et les forces de l'ordre commencent à interroger les deux jeunes avec toutes les précautions nécessaires pour éviter un quelconque traumatisme.

Quand les policiers évoquent les chocolats soi-disant reçus par le pervers, les parents affirment, haut et fort, qu'eux n'achètent jamais de chocolats si renommés. Trop chers pour leur budget. L'inspecteur a un doute. Les gamins auraient-ils inventé cette histoire pour cacher un larcin ? Le mystère reste entier, mais l'affaire est néanmoins prise très au sérieux. Quand tous les témoins directs ou indirects ont été auditionnés et que l'ouvrier communal est remis de ses émotions, les policiers s'installent dans le bureau de la directrice pour y rédiger leur rapport. Madame Julie confie sa classe à la secrétaire afin de seconder l'inspecteur. Dégainant son stylo, celui-ci fait mine de réfléchir, puis commence à aligner les mots destinés à relater les faits racontés par les deux enfants à leur institutrice. « La silhouette nue que les enfants ont aperçu... ». Madame Julie, campée à côté de lui, relève immédiatement la faute d'orthographe et en profite pour dispenser une brève leçon sur l'accord du participe passé au représentant de l'ordre.

L'inspecteur humilié ne dit rien, mais jure que s'il avait su comment cela se terminerait, il aurait envoyé un autre policier à sa place. Une fois sorti de l'école, il ordonne au jeune agent de retourner au commissariat, puis se dirige vers le centre-ville. Une fois dans la boutique du fameux chocolatier, son odorat

happé par les senteurs de cacao lui fait oublier son enquête sur un éventuel vol de chocolats. L'inspecteur de police se contente alors d'acheter un gros ballotin de pralines qu'il ne partagera avec personne.

Michèle Peyrat

Une vie de grande

— Si j'aurais su, j'aurais pas venu !

Voilà ce que venait de lâcher la petite Anna à sa mère, son visage d'ange tout barbouillé de larmes.

— Mais enfin ! Tu as pourtant adoré ta première journée à l'école, non ?

— Oui, mais je pensais que c'était que pour aujourd'hui.

Les pleurs de la fillette reprirent de plus belle. Entre deux sanglots, elle recrachait des miettes de son biscuit au chocolat qu'elle était en train de manger. La mère de famille était partagée entre l'envie de consoler son enfant et celle d'éclater de rire devant ce spectacle si grotesque. Elle ne comprenait pas pourquoi sa fille se mettait dans un tel état.

La veille au soir, Anna avait été ravie de préparer son cartable d'écolière ainsi que sa trousse, qu'elle avait remplie de feutres de toutes les couleurs. Avec sa mère, elle avait minutieusement choisi ses vêtements pour ce grand jour. Elle n'avait pas beaucoup dormi. Elle se demandait comment se passerait ce premier jour à l'école. Sa maîtresse serait-elle aussi gentille que sa maman ? La cuisine serait-elle aussi bonne que celle de mamie ?

Le matin même, la fillette s'était habillée fébrilement, avec l'aide de sa mère. Elle était excitée à l'idée de faire sa rentrée. Elle se ferait sans doute plein de copains dès le premier jour. Devant la grande porte de l'école, elle avait fait de grands signes à ses parents qui avaient tenu à l'accompagner. Ils voulaient être présents pour ce grand jour. Ils avaient tous les deux été émus de voir leur petite fille passer une nouvelle étape dans sa vie. Anna, elle, n'avait pas versé une larme. Elle se rendit dans sa classe avec le même entrain que si elle devait passer la journée dans un parc d'attractions. Finalement, elle avait adoré sa maîtresse qui était « super gentille » selon ses dires. Même le repas à la cantine lui avait plu. Elle avait également sympathisé avec d'autres enfants de son âge. Chose rare dans son quotidien, car elle avait surtout côtoyé des adultes jusqu'à présent.

Le soir venu, elle avait sauté dans les bras de sa mère lorsque la cloche, qui annonçait la fin de la journée, avait retenti dans les classes. Elle lui avait raconté sa journée dans les moindres détails, lui présentant chacun de ses camarades de classe. La mère d'Anna fut un peu étonnée de voir sa fille faire ses adieux à sa maîtresse. Elle s'était dit qu'elle ne devait pas être encore très au fait des formules de politesse et que cela viendrait avec le temps.

Le drame, s'il est possible de l'appeler ainsi, survint pendant le goûter. Alors que la mère et la fille étaient attablées et grignotaient des biscuits accompagnés d'une tasse de chocolat chaud, Anna avait demandé ce qu'elle ferait le lendemain.

— Tu retourneras à l'école, demain matin. Comme tu l'as fait aujourd'hui, lui avait répondu sa mère.

— Mais j'ai envie d'aller jouer chez mamie, demain.

— On ira chez mamie ce week-end. Maintenant que tu es une grande fille, tu iras à l'école tous les jours. Comme papa et maman qui vont au travail, toi, tu iras à l'école. C'est ce que font les enfants.

— Mais c'est trop nul ! s'était écrié Anna, son visage virant au rouge.

— Mais non, ce n'est pas nul. Tu iras à l'école jusqu'à ce que tu aies ton bac quand tu seras grande. Et après tu iras dans une autre école pour apprendre un métier.

— J'ai pas envie d'aller à l'école pour toujours, ni de travailler ! Je veux aller chez mamie !

Ainsi, la crise d'Anna avait débuté. Elle venait de comprendre, dans son esprit d'enfant, qu'elle passerait encore beaucoup de temps à l'école, et, que ses journées ne dépendraient plus uniquement de ses envies à elle.

Raimon